



MOI, C'EST LES AUTRES

SHINING INDIA

Il est d'usage de dire qu'un photographe se dévoile à travers ses photos. Olivier Culmann a inversé la donne en racontant les autres à travers des autoportraits réalisés en Inde entre 2009 et 2013. Son travail fait l'objet d'une exposition au musée Nicéphore Niépce de Chalon-sur-Saône.

PHOTOGRAPHIES OLIVIER CULMANN/TENDANCE FLOUE TEXTE STÉPHANE BRASCA

Petit retour en arrière. En 2009, à l'occasion d'un numéro spécial sur l'autoportrait, Olivier Culmann, que l'on connaissait surtout comme photojournaliste, surprend la rédaction en nous confiant une série où il se transforme littéralement à chaque image. Au cours d'une journée, avec l'aide d'une coiffeuse, il passe progressivement du barbu chevelu au chauve imberbe. Lors de cette performance, le photographe de Tendance Floue n'est plus dans le sujet, il est le sujet. Il préfigure de façon humoristique (déjà) l'ambitieux travail effectué en quatre phases à New Delhi, où il s'installe en famille en 2009. Un peu noyé au sein de ces centaines de millions d'étranges étrangers évoluant dans une société codifiée, compartimentée à l'extrême, mais fascinée par le mode de vie occidental, Olivier Culmann y trouve pourtant un terrain de jeu idéal pour exprimer son moi profond.

Non pas en immortalisant les autres (comme il aurait fait plus tôt en tant que photoreporter) mais en devenant les autres. L'Indien, qu'il soit policier, *sâdhu*, acteur bollywoodien, informaticien, employé de bureau, devient sa matière première. Il s'approprie, pour mieux les détourner, la mythologie et la culture populaire.

Pour des raisons pratiques, économiques, pour satisfaire un évident goût pour le travestissement, il passe derrière et devant l'appareil. Il repère dans la rue des « archétypes », tâche aisée dans ce pays où l'habit, la caste, l'origine géographique, le métier font le moine. Avec un coiffeur, un assistant, des vêtements et des accessoires, il reproduit ensuite dans des studios de quartier le modèle croisé en bas de chez lui.

À l'issue de cette première phase, l'auteur décide de poursuivre son exploration des limites de la photographie en posant la tête de son archétype sur un corps étranger. Dans le pays de Ganesh, ce genre d'assemblage n'a rien de dérangeant. L'auteur, toujours disposé à utiliser seulement les codes de son pays d'accueil, ne fait que s'inspirer des coutumes photographiques locales. Avant, les studios de quartier proposaient une cravate ou une jolie veste à leurs

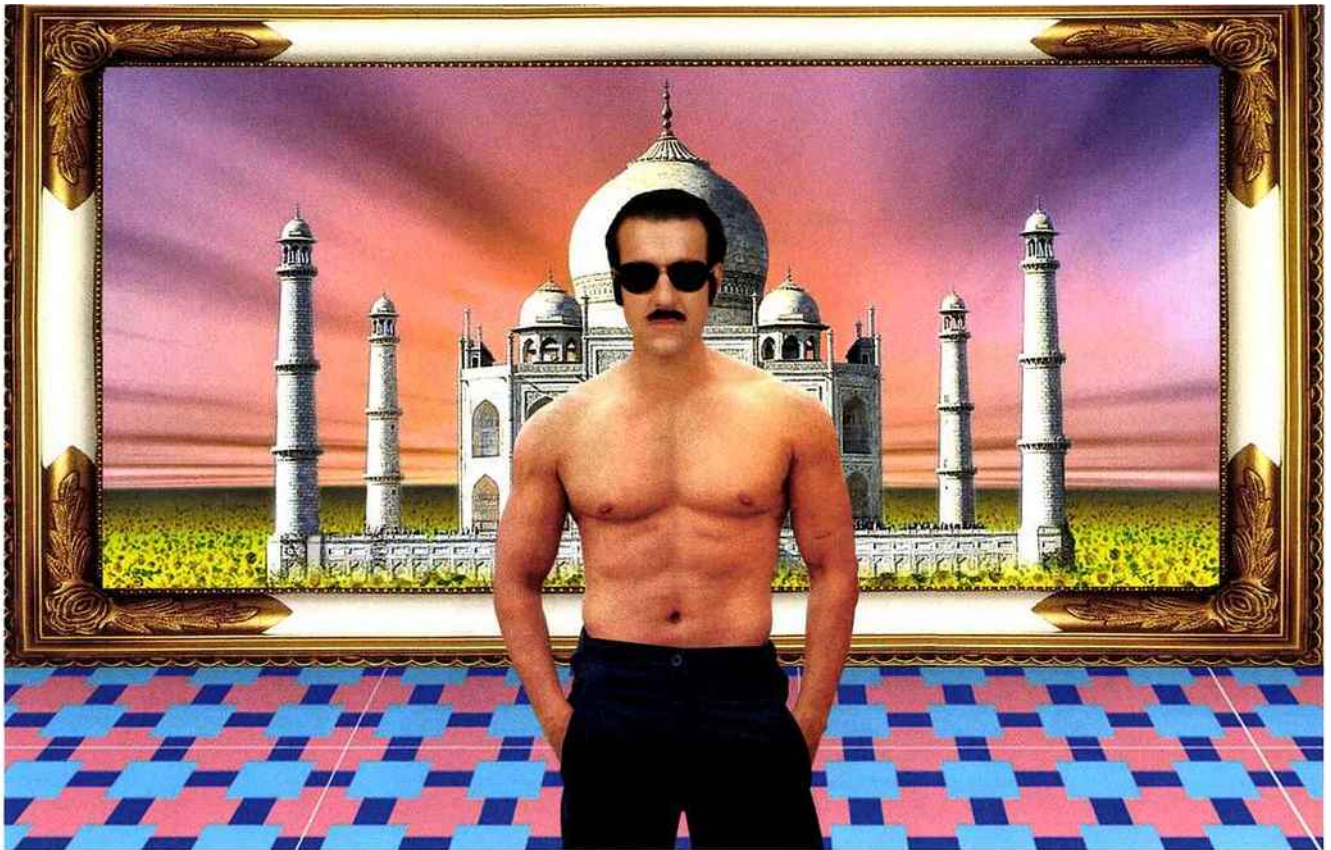
clients désireux d'apparaître le plus présentable possible. À l'ère du digital, ils choisissent sur un ordinateur le corps (habillé) sans visage qui leur plaît, le fond qui leur sied. Il leur reste juste à poser leur tête. Des couvre-chefs numériques, des lunettes, des chevelures même sont disponibles pour donner de soi la meilleure représentation possible, fût-elle fabriquée... Dans cette usine à rêves, les fonds sont primordiaux car ils révèlent comment la personne se positionne dans le monde.

Dans une phase 3, Olivier Culmann va plus loin dans son questionnement du statut social à travers la construction de l'image de soi. Il donne à différents laboratoires de retouche numérique la moitié déchirée d'une photographie (issue de sa galerie de portraits initiaux). Il leur demande de reconstituer entièrement le visage, puis de le coloriser. Selon l'inspiration du technicien, ses compétences, ses appétences, le portrait final détonne ou étonne, quand il ne donne pas à voir une autre personne ! Grâce à Olivier Culmann, on apprend que la ressemblance n'est pas primordiale en Inde. Si, par exemple, on fait reconstituer la photo d'un père défunt pour l'accrocher dans un commerce hérité de lui, peu importe que le visage représenté soit approximatif. L'important est la capacité de cette image à garantir une filiation, et donc son statut social.

Ces incessants et déroutants (pour nous Occidentaux) allers-retours dans le vrai et le faux se confirment dans la phase 4 du projet d'Olivier Culmann. Il s'adresse alors à un peintre traditionnel, lui demande de reproduire en couleur des portraits photographiques en noir et blanc. Une fois encore, le résultat final surprend. C'est lui, mais ce n'est pas lui... Les peurs, les haines se projettent aussi. Un portrait d'Indien de religion musulmane, reconnaissable à sa barbe, devient sous le pinceau du peintre hindou un diabolique terroriste posant sur un fond rouge de flammes.

Tout au long de ce travail, l'auteur n'aura en fait que posé à son tour la question sempiternelle de la photographie : relève-t-elle du vrai, du faux ? des deux ?

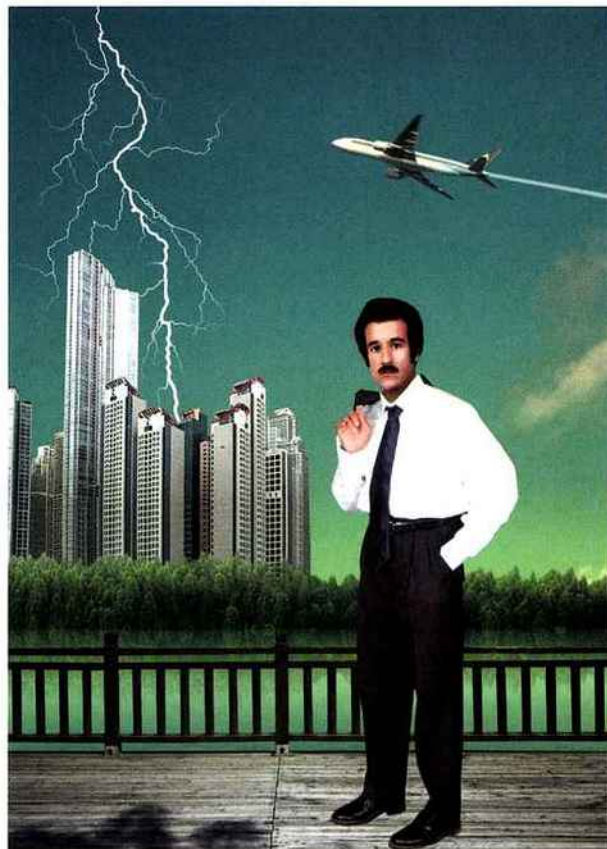




Phase 2

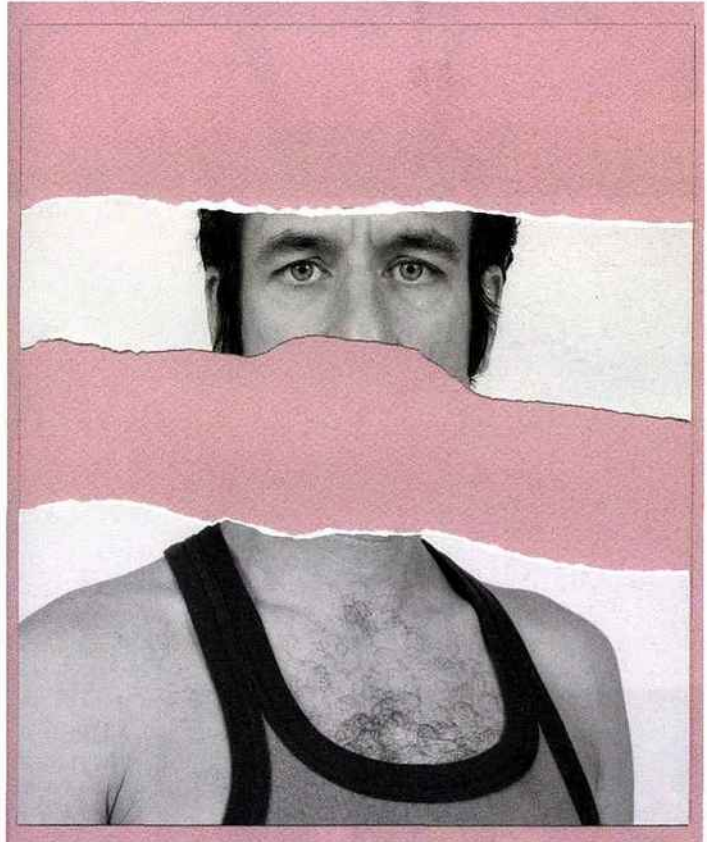
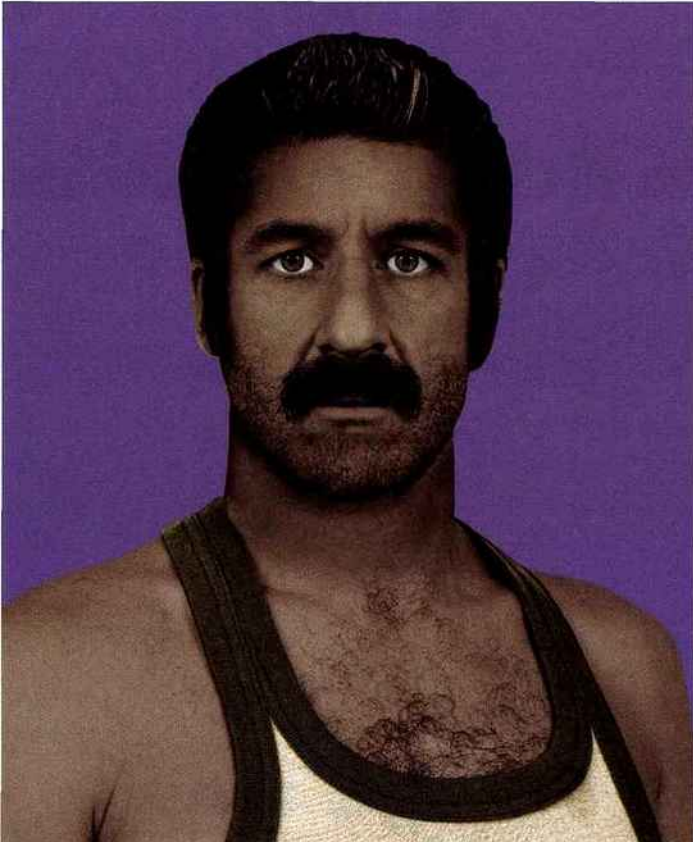
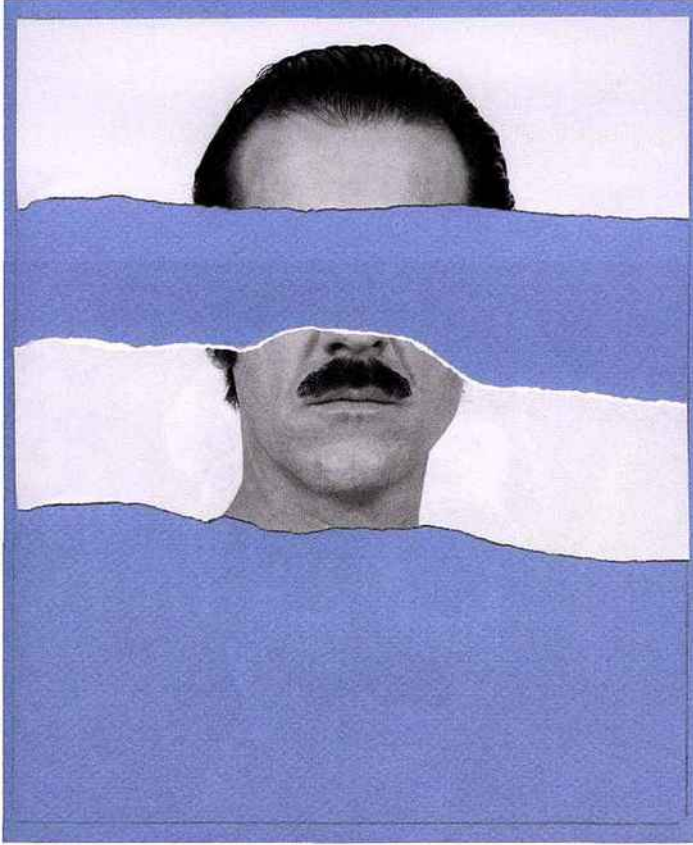


Ci-dessus et ci-contre
Phase 2

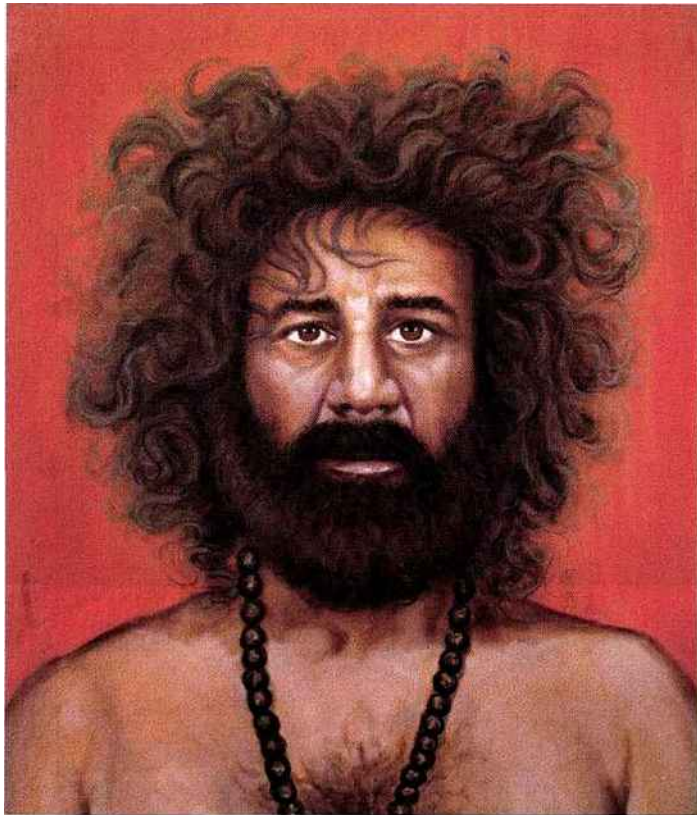


À VOIR

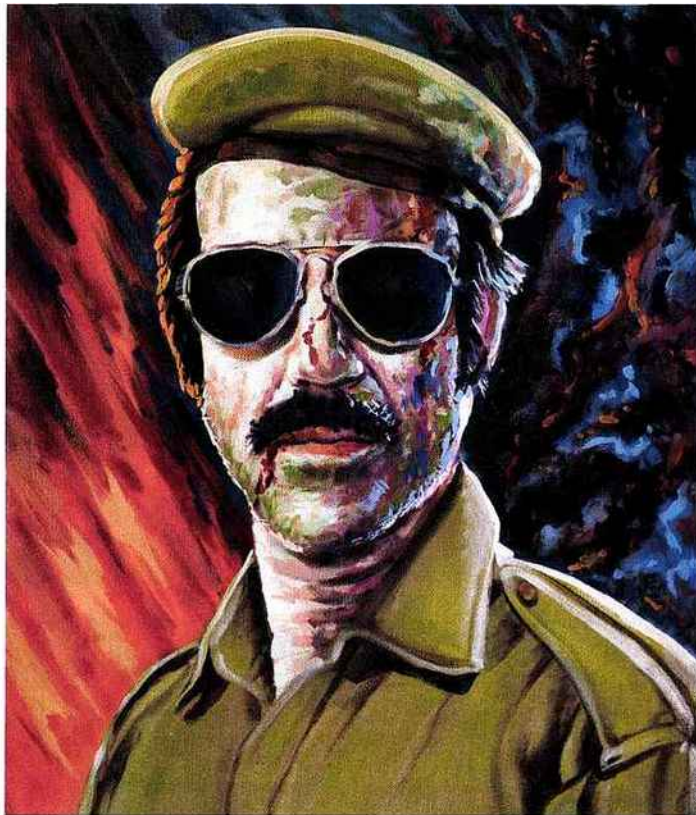
Jusqu'au 17 janvier 2016
au musée Nicéphore Niépce
28, quai des Messageries
71100 Chalon-sur-Saône
Tél. : 03 85 48 41 98



Phase 3



Phase 4



Phase 4



À LIRE

The Others

Textes Christian Caujolle François Cheval & Christopher Pinney
Format 21,5 cm x 26,3 cm
3 couvertures différentes 192 pages
39 euros Éditions Xavier Barral

Cet ouvrage a été publié avec le soutien d'Olympus du Fonds de dotation agnès b., du musée Nicephore Niepce de Central Dupon Images et de La Souris sur le gâteau